

Philippe Meirieu

Quand l'amour empêche de grandir

À propos de ***La ville dont le prince est un enfant***
d'Henri de Montherlant



Alors que la mythologie ou la science-fiction dilatent l'univers mental et agrandissent, en quelque sorte, les questions éducatives aux dimensions d'un univers où s'affrontent des forces surhumaines, le théâtre, de son côté, explore notre conscience au microscope : c'est notre intimité qui s'y trouve captée, mise sous la loupe dans ses moindres recoins, dévoilée dans ses ambiguïtés les plus secrètes. La scène, quand l'exercice y est réussi, piège nos contradictions internes et donne à voir les tensions qui nous traversent. Nous y rencontrons des nuages qui incarnent les parts les plus troubles de notre âme, des tentations que nous n'osons avouer, des espoirs que nous n'en finissons pas de caresser. Quand les grands récits jouent sur l'immensité, le théâtre joue sur l'intensité et il est d'autant plus abouti que son action y est resserrée, limitée dans l'espace et le temps, circonscrite à quelques partenaires entre lesquels se joue une partie dont l'issue se précipite brutalement. La fatalité y est toujours plus ou moins présente, ne serait-ce que parce que l'action et notre regard lui-même y sont pris tenaille, enfermés dans un cadre aux limites étroites, arrêtés, en quelque sorte, par les murs de la scène et le déroulement des actes. Pas d'échappée

belle pour quelque extraordinaire voyage. Pas moyen de fermer le livre pour rêver un instant à autre chose. Pas de sortie possible : le regard toujours aspiré vers la bouche de lumière dont le décor ne se renouvelle guère. « La machine infernale » en quelque sorte, selon le titre donné par Jean Cocteau à son adaptation d'*Œdipe*, pièce matricielle s'il en est, d'où naît tout notre théâtre occidental, et peut-être même, si l'on en croit Freud, où se nouent les fils de toute existence.

La pièce de Montherlant, *La ville dont le prince est un enfant*¹, est a priori d'une espèce assez étrange. Longuement mûrie par son auteur qui prétend en avoir commencé la rédaction à dix-sept ans et ne l'avoir terminée que trente-huit ans plus tard, en 1951, elle ne fut jouée qu'en 1967. Non point qu'aucun théâtre n'en ait voulu, bien au contraire - l'auteur fut l'objet de multiples pressions pour la faire représenter, y compris de la part de la prestigieuse Comédie française - mais parce que Montherlant lui-même s'y opposa, considérant que sa lecture suffisait et n'autorisant, finalement, qu'un enregistrement phonographique. Certes, le caractère un peu « scabreux » du sujet - les amitiés particulières de deux adolescents et la « jalousie » d'un prêtre dans le cadre d'un pensionnat religieux - peut expliquer, pour une part, cette résistance : il est des choses qu'il est difficile d'incarner et qu'il vaut mieux se contenter d'évoquer pour ne pas susciter l'indignation ou violenter les convictions individuelles... Mais cela n'explique pas tout : en réalité, nous sommes là en présence d'un texte d'une telle densité, d'une telle violence, qui joue avec nos sentiments les plus profonds et fait saigner nos blessures les plus intimes, qu'il a dû effrayer son auteur lui-même. Paradoxalement, la résistance de Montherlant à le faire représenter est peut-être due à sa trop grande réussite théâtrale : la tension exprimée lui serait apparue difficilement supportable pour un spectateur et la force des sentiments trop provocatrice pour affronter l'épreuve de la scène et de la « machine infernale » qu'elle y abrite... d'autant plus puissante qu'ici chaque mot porte et que pas une virgule n'est laissée au hasard.

Renforcé par le huis clos du collège, le ressort psychologique est, en effet, remonté à bloc. Non que le suspense soit vraiment insoutenable. Non point en raison d'une quelconque obscénité de geste ou de parole : la litote y est ici portée, en effet, à une sorte de paroxysme. Il y a, au contraire, dans chaque personnage, ce que Montherlant nomme de la « grâce »². Ils sont tous, à leur manière, lumineux, et aucun n'apparaît

¹ Éditions Folio-Gallimard, Paris, n° 293. Cette édition comporte un ensemble de documents très intéressants. C'est à elle que renvoient les notes de ce texte.

² Préface, p. 9.

comme absolument condamnable. « La part de ténèbres n'excède pas ce qui est normal dans une passion »³, pointe l'auteur. Chacun agit de manière somme toute acceptable et pourtant ce qui se passe est radicalement inacceptable. C'est là, sans doute, le signe que l'on touche le point focal de « l'humaine condition » ce que certains nomment parfois, avec une emphase peut-être justifiée, « le tragique de sa destinée ».

L'abbé de Pradts, jeune prêtre en quête d'absolu, s'est pris d'amitié pour l'élève Souplier. Une amitié faite d'un dévouement tout entier dédié à aider cet élève en grande difficulté scolaire, à compenser les abandons de ses parents et le mépris de ses professeurs, à le convaincre de ses capacités et à accompagner ses moindres progrès de manière exigeante. Il ne se permet avec lui aucune familiarité et ne le tutoie jamais. Il le sanctionne quand cela lui paraît nécessaire et, même s'il cherche ensuite à retrouver sa confiance en jouant quelques instants avec lui au ballon, cela ne l'empêche pas de continuer à lui faire part avec vigueur de sa désapprobation devant des comportements qu'il réprovoque. Bref, l'abbé de Pradts est un « bon éducateur », un éducateur exemplaire, convaincu de l'éducabilité de celui que l'on considère au collège comme un cancre irrécupérable. C'est un « bon éducateur chrétien » même, qui vit d'incarner le souci du plus pauvre et le verset le plus révolutionnaire du *Magnificat* : « Il élèvera les humbles et abattra les puissants de leur trône ». Daniel Rops, dont on ne peut récuser l'orthodoxie catholique, écrit ainsi dans l'article de *L'Aurore* qui « lança » *La ville dont le prince est un enfant* que de Pradts fait preuve « d'un amour qui est plus que l'amour des pères et dont tout véritable éducateur a éprouvé la déchirante violence. » Cet amour du jeune prêtre pour Souplier, explique Daniel Rops, exprime « une intention de dépassement » qui n'est nullement réductible à un attachement médiocre, une banale tendresse ou une quelconque attirance charnelle⁴.

De Pradts, donc, n'est pas un monstre. C'est même plutôt un « saint ». Et pourtant le voilà qui agit comme un monstre. Un monstre de possession d'abord : il épie Souplier et ne supporte pas que celui-ci fuit son regard en traversant la cour. Un monstre de jalousie : il enrage quand il découvre l'amitié de Souplier pour Sevrais, un brillant élève de terminale. Un monstre de manipulation : il organise, au nom des bonnes mœurs et de l'avenir du collège, la rupture de Sevrais et Souplier. Un monstre de cynisme : il convainc Sevrais du bien-fondé de cette rupture et le charge de l'annoncer à Souplier. Un monstre d'hypocrisie : surprenant Sevrais et Souplier cachés dans une resserre, à la suite d'un stratagème dont il est lui-même l'auteur, il feint de croire qu'ils lui

³ *Idem.*

⁴ *Ibid.*, p. 196.

désobéissent. Un monstre sans scrupule : il n'hésite pas à faire renvoyer Sevrais et à inviter Souplier chez lui pour les vacances. Un monstre de pharisaïsme : il tente de justifier son attitude auprès de son Supérieur au nom de l'amour de l'Évangile que, précisément, prône ce dernier. Un monstre d'égoïsme : il est prêt à tout pour éviter le renvoi de Souplier et conserver l'espoir de le revoir.

Certes, des collègues comme celui que décrit Montherlant n'existent plus aujourd'hui. C'est sans doute une bonne chose : le confinement des personnes y encourageait l'exacerbation des passions. Certes, le climat moral malsain, qui, sous prétexte de dénoncer les « amitiés particulières » des jeunes garçons, les encourageait à les entretenir, n'est plus de mise à notre époque. Certes, le puritanisme des propos ne vient plus recouvrir d'un voile pudique l'obscénité des sentiments, et la toute-puissance des adultes investis de l'autorité éducative est maintenant sous surveillance. Des lois, des règles, des instances existent qui peuvent servir de recours en cas de débordements. On n'imagine donc pas que Pradts puisse encore exister. Personne d'ailleurs n'accepterait de se reconnaître en un tel personnage. C'est sans doute pourquoi on peut aujourd'hui représenter la pièce de Montherlant sans que quiconque y trouve à redire. Qui pourrait être concerné ?

Et pourtant sommes-nous, nous autres pédagogues, vraiment à l'abri ? Comme de Pradts, nous affirmons volontiers à propos de ces élèves dont on désespère trop facilement : *« Quand il serait en enfer, il y aurait encore quelque chose de moi qui lui ferait confiance désespérément. Je crois à l'être humain. [...] Pour sauver un enfant, il suffit quelquefois d'un homme intelligent à son côté. C'est une condition qui est rarement obtenue ; aussi, quand elle l'est, il ne faut pas laisser passer ça ! »*⁵ Et nous avons raison, comme de Pradts a raison. L'éducateur vit de cette « insurrection première », comme dit Daniel Hameline⁶. Sans elle, autant baisser les bras et se laisser aller au fatalisme. Autant hurler avec les loups et exiger tout de suite l'exclusion. Autant - soyons clairs - aller faire autre chose que de l'éducation. L'entreprise éducative, si elle veut échapper à la simple reproduction mimétique ou sociale, ne peut vivre que de cette volonté irréductible de « faire confiance désespérément », contre toute attente. Et d'inventer les moyens qui permettront à l'autre d'être digne de notre confiance. Pagnol lui-même, à des années-lumière de Montherlant, ne conclut-il pas son

⁵ *Ibid.*, p. 146

⁶ *Courants et contre-courants dans la pédagogie contemporaine*, ODIS, Sion, Suisse, 1986.

récit d'enfance « *La tragédie de Lagneau* » par ces quelques lignes :
« Dès que ses professeurs commencèrent à le traiter en bon élève, il le devint véritablement : pour que les gens méritent notre confiance, il faut commencer par la leur donner. »⁷ ?

« Donner sa confiance » contre toute espérance, alors que tout invite au contraire. « *J'ai commencé à l'aimer quand je l'ai vu en péril* », explique de Pradts⁸. Et qui peut le lui reprocher ? Surtout pas la masse des indifférents, ni les inconscients qui ont miné le sol sous les pieds de l'enfant, ou encore les inquisiteurs qui crieront les premiers à l'incompétence si la chute advient et que l'irréparable se produit. Mais les rationalistes, de fait, ont toutes les raisons de s'inquiéter : ils croient, eux, que l'on peut « aider sans aimer » et se mobiliser sur une tâche éducative sans s'y investir affectivement. Alain n'est pas très loin : « *Il est clair que l'enseignement est un métier comme un autre. [...] Voici un maître payé, qui vient à l'heure juste et qui s'en va de même ; c'est qu'il va à d'autres leçons. Il y a un ordre inflexible et étranger qui se montre ici.* »⁹ Ou encore : « *Peut-être l'enfant est-il délivré de l'amour par cette cloche et ce maître sans cœur ?* »¹⁰ Le supérieur de de Pradts, à sa manière, ne dit pas autre chose : « *Ce dont Souplier a besoin, c'est de surnaturel authentique. Il faut bien reconnaître que vous n'étiez pas en mesure de lui en apporter.* »¹¹ Version chrétienne du prêche laïc sur l'instruction pure et les bienfaits de la raison qui s'impose dans la suspension miraculeuse de toute affectivité. Utopie invraisemblable de ceux qui décrètent la rationalité et réduisent, d'un coup de baguette magique, la complexité d'un individu à ce que Piaget nommait « le sujet épistémique »... ,c'est-à-dire le sujet « abstraction faite de toute historicité et contextualité, tant psychologique que sociale ». Rêverie dangereuse qui ignore les complicités invisibles, et pourtant déterminantes, de tous ceux qui savent mobiliser leur affectivité au service de leur désir d'insertion sociale pour singer les formes dominantes de la rationalité académique... Mais belle et haute exigence aussi, à la hauteur du Supérieur et de son incontestable « grandeur d'âme » : « *Vous me jugez dur, inhumain [...]. Cela est sans importance. Ce qui importe, c'est que chacun ici fasse son devoir. C'est que vous aussi fassiez le vôtre, et vous le ferez !* »¹² Grande et forte exigence,

⁷ *Le temps des amours*, Fortunio-Éditions de Fallois, Paris, 1988, p. 76.

⁸ *La ville dont le prince est un enfant*, p. 149.

⁹ *Propos sur l'éducation*, PUF-Quadrige, Paris, 1986, p. 29.

¹⁰ *Ibid.*, p. 22 et 23.

¹¹ *La ville dont le prince est un enfant*, p. 152.

¹² *Ibid.*, p. 148.

essentielle face à celui qui, emporté par cette « sollicitude dévorante »¹³ à l'égard de l'enfant que l'on sait ou croit malheureux, laisse en lui le monstre prendre le pas sur le saint. Ultime rempart contre « cet amour des visages » que stigmatise le supérieur : « *Notre amour n'est pas l'amour des visages, et d'ailleurs vous le savez très bien. Notre amour est un autre amour, Monsieur de Pradts, même pour la créature* »¹⁴.

Voilà qui est bel et bon. Voilà qui rappelle l'essentiel de l'acte éducatif : « instituer l'humanité dans l'homme », comme dit Mauriac dans *Le Sagouin*. Dépasser la fascination du présent, la tendresse naïve pour l'enfant et l'admiration béate pour l'enfance. Éloigner la tentation toujours pressante d'accuser pêle-mêle parents, collègues, médias, société et de prendre la défense de celui qu'un complot aurait abîmé et s'apprêterait à détruire. Se dégager de ces relations duelles mortifères que tout éducateur est tenté d'entretenir avec quelques élus, privilégiés entre tous et dont la simple pensée fait oublier tous les autres. Briser l'emprise de celui qui occupe toutes vos pensées, dont on imagine le visage quand on prépare ses cours, dont on surveille les réactions de satisfaction quand on parle, dont on aimerait voir les yeux se tourner vers nous quand on traverse la cour... celui qui vaque à ses activités d'enfant ou d'adolescent alors que nous voudrions que sa vie nous soit tout entière dévouée, à l'image de la nôtre qui, au moins quelques heures par semaine, lui est totalement consacrée.

Chacun mesure les dangers de telles attitudes. Mais chacun se sait aussi un être de chair et de sang. Comme le Supérieur du collège, qui avoue à de Pradts : « *J'ai eu, moi aussi, au début de mon sacerdoce, un dévouement trop exigeant, pour une âme trop frêle, que j'ai fatiguée.* »¹⁵ Qui jettera la première pierre ? Qui est certain de ne jamais retomber dans l'ornière ? Il n'y a pas d'éducation sans « dévouement » éducatif. Et pas de dévouement éducatif qui ne côtoie dangereusement la « sollicitude dévorante ». Une sollicitude qui enferme jalousement l'autre dans les rets de nos demandes de réciprocité et l'empêche de partir, c'est-à-dire, finalement, l'empêche de grandir.

Mais, *a contrario*, il est vain de rêver d'une éducation d'où serait exclue toute affectivité. L'indifférence affectée laisse toujours les passions se déchaîner, de la manière la plus médiocrement instrumentale, dans ces gestes techniques de la vie quotidienne scolaire dont nous savons bien qu'ils ne sont jamais neutres : expliquer une

¹³ *Ibid.*, p. 147.

¹⁴ *Ibid.*, p. 160.

¹⁵ *Ibid.*, p. 159.

leçon, rendre des copies, donner la parole, interroger ses élèves, poser son regard sur la classe. « Chassez l'affectivité, elle revient au galop », jusque dans ces annotations anodines en marge d'un cahier ou sur un bulletin mensuel : « Fais de son mieux... », « A de grandes possibilités... », « J'attends beaucoup de lui... », « Devrait mieux écouter les conseils que je lui donne... », etc. Et, pourtant, il est dangereux de laisser notre affectivité nous envahir jusqu'à la quête désespérée de la réciprocité, jusqu'à ce que l'élève, en position d'assujetti, nous rende le bien que nous croyons lui faire.

De Pradts n'a pas tort d'aimer Souplier. Son désir de le « sauver » et le pari en son éducativité sont respectables. Le Supérieur n'a pas tort de rappeler à de Pradts qu'il lui faut aller bien au-delà de « l'amour du visage » et adosser son projet éducatif à des valeurs qui dépassent ses attachements. L'un et l'autre sont en nous, sur notre scène intérieure. Montherlant nous le rappelle : de Pradts est là, généreux et nécessaire, en chaque pédagogue. Mais aussi possessif et inquiétant. Le supérieur doit donner de la voix pour le rappeler à l'ordre de l'éducation. La tension est vive : il n'est pas interdit d'aimer... Qui pourrait préférer une telle interdiction ? Mais l'amour de l'éducateur ne peut espérer la moindre réciprocité. Ce n'est qu'à cette condition qu'il délivre l'adulte de ses pires tentations et autorise l'enfant à grandir.